

(N^o. 21.)

JOURNAL

DES

DAMES ET DES MODES.

20 MAI 1799.

Grande Vérité.

Nous sommes, par la vanité, tellement portés à nous estimer plus que les autres, que le plus grand homme dans chaque art, dit un auteur moderne, est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui. Du tems de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire: chacun se donna la première et adjugea la seconde à Thémistocle. Le peuple ne balança pas à décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines avoit jugé le plus digne après lui.

Trait singulier de reconnaissance.

Un écossais nommé Patenn, connu dans son voisinage pour un homme d'un caractère original,

*

ayant un jour besoin d'une perruque neuve, parce que la sienne défioit tous les efforts de l'art, s'adressa à un jeune barbier de Glasgow. Celui-ci, qui étoit prêt à se mettre à table, invita sa nouvelle pratique à dîner avec lui; Patenn accepta avec plaisir. Au dessert, l'Amphitryon servit un bolland de punch auquel le convive fit honneur. Après le repas, comme l'artiste se disposoit à prendre mesure, Patenn lui dit que ce n'étoit pas la peine, parce qu'il ne travailleroit pas pour lui. Quoi! reprit l'hôte tout étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire? Non, du tout, répliqua l'Ecossais, vous êtes un brave homme, je n'ai qu'à me louer de votre accueil; aussi un autre auroit-il ma pratique. *Si vous aviez fait ma perruque, lui dit-il à l'oreille, jamais vous n'eussiez été payé.*

Dialogue entre un voyageur et une statue qui représente le temps.

Le voyageur.

De quel artiste es-tu l'ouvrage?

La statue.

De Lysippe.

Le voyageur.

Qui es-tu?

La statue.

Le temps.

Le voyageur.

Quel est ton emploi?

La statue.

De détruire.

Le voyeur.

Pourquoi cette attitude en l'air ?

La statue.

Parceque je suis pressé.

Le voyageur.

Eh ! la cause de cet empressement extrême ?

La statue.

C'est que je suis le ministre du mouvement général du monde.

Le voyageur.

Que fais-tu de cette faux tranchante à la main ?

La statue.

Elle me sert à moissonner les hommes et leurs ouvrages.

Le voyageur.

Pourquoi ces cheveux rejetés derrière ton front ?

La statue.

Je ne veux point qu'on me saisisse pardevant.

Le voyageur.

Mais ta tête est chauve par-derrière ?

La statue.

Je ne veux pas encore qu'on me retienne par-là. Sous ces traits de caractère, l'artiste de Sicyonne m'a placé dans ce vestibule pour être le précepteur du monde. Le sage, en me voyant, admirera le génie de Lysippe. Grand Jupiter ! quel aiguillon je devrois donner aux paresseux. !..

P A R I S.

Il y a dans Paris une espèce de gens qui sont de tout et qu'on voit par-tout. Qu'on visite des monumens, qu'on assiste à des plaisirs, on les trouve à côté de soi. Leur activité les multiplie prodigieusement. Avec cent hommes comme cela dans une ville, il est impossible d'en apprécier la population. Ils y tiennent la place de dix mille autres. L'étranger qui en rencontre un le même jour dans six quartiers différens, est aussi éloigné de croire qu'il n'y a vu qu'un homme, qu'il est loin de supposer que la pièce de monnaie qu'il donne auprès du Panthéon est la même que celle qu'on lui rend à côté de l' Arsenal. Il en conclut qu'en général les parisiens se ressemblent; et s'il faut dépeindre leur physionomie, c'est celle de cet homme qui lui viendra dans la tête.

Strophile passe! Il va très-vîte. Il a l'air bien occupé. Il a tout dans la tête, excepté le bon sens. Il compte sur ses doigts les endroits où il doit aller: à la guerre, à la bourse, au palais, aux invalides, au jardin des plantes, au directoire... Il sait tout, il voit tout. Depuis vingt-cinq ans, on n'a rien fait à Paris sans lui. Il portoit le premier flambeau aux processions de la Fête-Dieu. Il est ordonnateur des fêtes nationales. Il offre ses services au premier venu. Il s'installe de sa propre autorité. Il s'ingère dans tout. On va former un établissement: il est à la tête. On a mis un homme en place: il est déjà chez lui pour le féliciter. Il est infatigable. Après le pavé des rues, il n'a

rien tant usé que les banquettes d'anti-chambre. Directeurs, députés, ministres, généraux, vous ne lui échapperez pas ! vous avez beau ne pas le connoître, le recevoir froidement, le congédier, il insiste ; il reviendra ; il ne consentira pas à être ignoré ; il faut que vous vous en serviez. C'est un homme universel. Il a fait mille états. Il joue mille personnages. Il est propre à toutes les places. Il vient d'en obtenir une. Il a dans sa poche dix placets pour en obtenir d'autres. Je l'ai vu alternativement intendant d'un grand-seigneur, officier municipal, en casque à côté de Lafayette, en bonnet rouge avec Marat, tour-à-tour artisan, commis, agioteur et militaire. Il colporte les nouveaux ouvrages. Il vante le dernier parvenu. Il prône tout, jusqu'à la cuisine de l'homme puissant. . . . Quel est donc cet homme là ? un intrigant subalterne.

Lettre d'un Musicomane à un journaliste.

Je suis dans une colère épouvantable. Le dépit va m'étouffer, si je ne fais du bruit. Je veux me soulager en divulguant mes plaintes. Le malheur me poursuit partout. J'ai une passion assurément bien innocente, celle de la musique. Elle m'a donné des plaisirs que je n'oublierai jamais ; mais depuis quelque tems il semble que le sort s'attache à me punir de mes jouissances. J'avois un appartement des plus agréables, en bon air, commode et assez spacieux. Un barbare voisin

est venu gâter tout cela avec un maudit violon dont il apprend à jouer. Ah! qu'un pareil apprentissage est un supplice cruel pour des oreilles voisines et amies de l'harmonie ! J'en étois si fort tourmenté pendant le jour, que la nuit je l'entendois encore quand il ne jouoit plus; et cinq ou six fois au moins je m'éveillais en me bouchant les oreilles. On en dira ce qu'on voudra, mais je pense qu'une nation, dès qu'elle a eu le bonheur une fois d'entendre la musique de Gluck, de Piccini ou de Grétry, ne doit plus souffrir un pareil guet à-pens. Des écoliers semblables devraient être relégués dans un quartier isolé, comme des gens atteints d'une maladie contagieuse; et je soutiens qu'un pareil inconvénient devrait fournir à un locataire un motif suffisant de cassation de bail. J'ai voulu porter une plainte criminelle contre mon homme et son violon; j'ai voulu l'attaquer comme perturbateur du repos public; le commissaire s'est moqué de moi, comme si nuire à ma santé n'étoit pas me voler mon bien. Il est pourtant certain qu'un bâton ne fait pas plus de mal au dos d'un homme qui en est frappé, qu'un mauvais violon n'en fait à mes oreilles.

Savez-vous le parti qu'il m'a fallu prendre ? J'ai quitté mon appartement, que je louerai quand je pourrai, au premier martyr qui aura des oreilles à écorcher. J'en ai pris un autre. Eh bien, Mrs, il faut que je sois dévoué au démon antiharmonique. Le jour que je suis entré dans mon appartement, il a fait emménager aussi, tout à côté, un homme qui apprend à donner du cor. Ah!

pour le coup , je suis entré en convulsions. Ce nouvel écolier blesse autant l'harmonie que l'autre, avec cette seule différence, qu'il fait beaucoup plus de bruit. Je l'ai prié d'avoir pitié de moi : je l'ai conjuré de m'avertir des heures où il prendroit leçon , afin de pouvoir m'enfuir dans un faubourg opposé. Il m'a répondu qu'il n'a point d'heure fixe , parce qu'il ne prend son instrument, que lorsque se sent inspiré.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 22.)

Chapeau canelé, paille et soie, surmonté de quatre plumes.

Ces chapeaux, outre le mérite de l'originalité, ont eu assez longtems celui de la rareté, parce qu'il n'en étoit venu de Lyon qu'un petit nombre. Ils sont maintenant la parure de nos premières élégantes. Quelques-unes ont simplifié le modèle; et l'on voit aussi de ces chapeaux, formés d'une comète appliquée tout bonnement sur une calotte de paille ordinaire. L'ornement étranger est ou une rosette qui se place sur le devant, ou une touffe de quatre plumes sur les pointes desquelles brille un œil de plume de paon.

On avoit bien vu la paille rivaliser la soie; on n'avoit pas encore vu ces deux extrêmes se réunir pour ne former qu'un même tissu. Mais jusqu'où ne s'étend pas le pouvoir de la beauté? Un mot, un coup-d'œil lui suffit pour concilier les in-

térêts les plus discordans. Les antipathies cessent, les rivalités s'éteignent, les élémens les plus opposés s'amalgament, quand il s'agit de lui plaire, et de relever l'éclat de ses attraits.

Ces chapeaux s'appellent à la *Nelson*.

LIVRES NOUVEAUX.

La Mère coupable, ou les dangers de la passion du jeu, par Madame d'O.... 1 vol. in 12.

Oui, sans doute, elle est bien coupable la mère qui peut sacrifier ses enfans et ses devoirs les plus chers à une passion qui énerve l'esprit et dégrade l'ame. On a beaucoup écrit en prose et en vers contre le jeu; les moralistes ne l'ont pas épargné; qu'ont produit les écrits, les leçons, les exemples? rien; parceque les passions sont plus fortes que les raisonnemens; parcequ'on peut modifier le caractere, et non le changer; parce que l'occasion et l'espérance ont un attrait auquel très-peu d'hommes sont en état de résister; parce que le jeu, puisqu'il est en question, ayant l'intérêt pour base, n'est autre chose que l'*avarice en plaisir déguisée*: aussi l'on a joué, l'on joue et l'on jouera.

Il seroit donc inutile, d'après ce préambule, de rendre compte de l'ouvrage de Mad. d'O.... Je le crois, car l'histoire qu'elle rapporte, quelque effrayante qu'elle soit, ne corrigera personne, comme elle le dit elle-même. Pourquoi donc en occuperois-je le lecteur? c'est que, malgré l'extrême

simplicité du style, cette histoire est attachante ; c'est que l'ouvrage contient d'utiles vérités, que les vérités ou les principes en morale ne sauroient être trop répétés, et qu'enfin ce qui est devenu passion ayant commencé quelquefois par n'être qu'un goût peu décidé, si l'on ne peut jamais étouffer une passion on est toujours à tems de réprimer un goût. Venons à l'histoire de *la mere coupable*.

„Mlle de Romaincour, à peine sortie de l'enfance, avoit appris de son père tous les jeux : elle jouoit heureusement, et ç'en fut assez pour que le jeu fût sa seule étude, sa seule occupation, son affaire la plus importante. Arrivée à l'âge de vingt ans et douée de tous les agrémens de l'esprit et de la figure, elle trouva dans le colonel d'Alvigny un parti très-avantageux. D'Alvigny demande sa main et l'obtient. Il avoit exigé d'elle, avant la conclusion du mariage, qu'elle fût un an sans jouer, et elle y avoit consenti. D'Alvigny pendant quelques années fut l'époux le plus heureux : il joignoit à ce titre celui de pere, et sa femme lui devint plus chere encore. Fidelle à sa promesse, Mad. d'Alvigny ne jouoit pas.

„Une circonstance impérieuse va décider de son sort. Elle assiste au mariage d'une de ses cousines ; après le repas on dresse des tables de jeu, on propose à Mad. d'Alvigny un *pharaon*, elle refuse ; on insiste, son mari la sollicite lui-même, elle se rend, joue, gagne douze mille francs, la voilà perdue.

Suivrai-je Madame d'O. dans le cours de sa

narration ? Je présenterois l'honnête d'Alvigny, époux aussi tendre que tendre pere, faisant de douces et inutiles représentations à sa femme sur sa conduite. Je présenterois Mad. d'Alvigny, après une longue retraite à la campagne dans laquelle sa passion pour le jeu semble s'être évanouie, ramenée tout-à-coup à la ville par une femme frivole, inconséquente, qui l'associe à ses plaisirs, la présente dans ses sociétés et conspire avec son frere, avec un jeune homme charmant, la perte de Mad. d'Alvigny. C'en étoit fait d'elle après une soirée dans laquelle la fortune lui avoit fait éprouver son inconstance et ses rigueurs. Mad. d'Alvigny avoit perdu non-seulement tout l'or qu'elle possédoit, mais celui qu'elle n'avoit pas : elle avoit joué sur sa parole des sommes considérables. Comment payer ? Il ne lui restoit ni bijoux, ni aucun des objets précieux dont elle eut pu disposer. Mersange, c'est le nom du frere de son amie, offre de venir à son secours ; l'embarras est extrême, on hésite, mais le besoin ? Les secours sont acceptés, et sous la condition que le lendemain à dix heures du matin, Mad. d'Alvigny recevra Mersange.

C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire les détails de cette aventure.

Ce lendemain, jour qui devoit être si funeste à Mad. d'Alvigny, est celui de sa fête, et son époux a résolu de la célébrer. Mad. d'Alvigny est embarrassée des attentions de son mari. Elle sait que ses enfans vont lui être présentés, elle en redoute l'aspect ; ils paroissent, son cœur s'émeut, elle fond en larmes, et confie à d'Alvigny ses per-

tes et les remords qui la déchirent. Tout est réparé. Le mari a fait des sacrifices, Mersange n'a point été reçu et Mad. d'Alvigny, pour quelque tems du moins, a recouvré la paix de l'ame.

Mais cet état de bonheur durera peu. D'Alvigny va s'éloigner, une place importante l'attend à Saint-Domingue, il part et laisse sa femme livrée d'abord à elle-même, puis envahie par Mde. de Vastelanne, par cette dangereuse amie qui a été l'une des causes de ses premiers dérangemens.

L'absence de Dalvigny dure quatre ans, et pendant ce tems sa femme joue, fait perte sur perte, oublie son époux, néglige l'éducation de sa fille restée avec elle, ne s'inquiète guère de son fils embarqué avec son mari, ne voit plus ses anciens amis, et tout entière à sa passion effrénée se trouve bientôt réduite à la plus affreuse misère. Mersange, dans cet intervalle, lui a fait manquer à ses devoirs d'épouse; d'autres amans ont succédé à celui-ci, enfin ce n'est plus dans la bonne compagnie que Mde d'Alvigny va jouer, c'est dans ces maisons où la cupidité ne connoit pas de mesures, où il faut perdre des sommes immenses, parcequ'on espère les gagner.

La conduite infâme de Mde l'Alvigny doit avoir un terme, c'est celui de l'absence de son mari. Il revient en France, il a su tout ce qui se passoit; ce n'est plus l'époux amant de sa femme, c'est un juge inexorable. Il sollicite contre elle un ordre pour la faire enfermer, et l'obtient. Madame d'Alvigny est donc séquestrée de la société et conduite dans une maison de force, où peu de tems

après son entrée, elle voit arriver Mde de Vastellanne, la compagne de ses dérèglemens. Celle-ci veut recouvrer sa liberté, et croit y réussir en mettant le feu à la maison. Victime de cet affreux moyen, elle expire au milieu des flammes, et Mde d'Alvigny y périt avec elle.

Tel est le fond de l'histoire racontée par Madame d'O.... dans l'ouvrage qu'elle a publié sous le titre de la *Mère coupable*. Il est plusieurs détails que les bornes de ce journal m'ont forcé de supprimer et qui y jettent de l'intérêt.

SPECTACLES DE PARIS.

L'opéra-vaudeville donné, il y a quelques jours, au théâtre Montansier, sous le titre *des jugemens précipités, ou les suites de Misanthropie et Repentir*, a obtenu du succès.

Derville et son ami Montral sont promis à Flore et à Clémentine sa cousine; mais à la veille de contracter l'hymen, les deux amans renoncent à former ces liens. Derville n'a pu voir sans la plus vive peine, la froide indifférence de Flore, qui n'a pas laissé couler une seule larme au drame de *Misanthropie et Repentir*, et dont le visage riant et l'air léger sembloient persiffler la sensibilité générale. Montral, au contraire, ne peut se décider à épouser Clémentine, dont les larmes abondantes, et l'évanouissement n'ont servi qu'à lui prouver que sa maîtresse a un dangereux penchant à se laisser attendrir avec trop de facilité. Derville a

un entretien avec Flore, mais il ne peut rien obtenir d'elle. Sa légèreté l'emporte; malgré les sages représentations de son amant, elle ne veut suivre que son goût pour la gaieté et la parure. Son maître de forte-piano lui apporte une romance, elle essaye de toucher l'instrument, bientôt le ton plaintif et sentimental la rebute. Son maître lui apprend que c'est l'histoire d'une femme malheureuse et sans ressource; elle lui donne sa bourse, mais toujours en cachette de Derville.

Enfin celui-ci la sermone trop, elle le fuit et le laisse à ses réflexions; Derville se décide à rompre avec une maîtresse aussi légère. Il en avertit la mère de Flore et lui rend sa parole. Montral rompt pareillement son engagement avec Clémentine; mais la mère de Flore lui apprend que l'évanouissement de Clémentine n'a été produit que par la ressemblance de situation de sa mère avec celle de Madame Miller dans *Misanthropie et Repentir*. Derville vient aussi à connoître la belle action de la légère Flore. Les deux prétendus supplient qu'on leur pardonne leur *jugement précipité*: la mère y consent, et les quatre amans sont heureux.

On a donné le 21 une première représentation de *la Dupe de soi-même*, comédie en vers en trois actes. Elle a été fort applaudie. En voici le sujet.

„Un jeune poëte françois, nommé Seymour, est amoureux à Messine, de Camilla, fille de Pannosi, riche négociant de cette ville; mais contre

l'ordinaire des françois et des poëtes, il est si discret, que ni la fille elle-même, ni le père n'en sont directement instruits. Convaincu que la richesse de Panosi est un obstacle à la demande qu'il en pourroit faire, il se détermine à retourner en France. Dubois, son valet, amoureux de Justine, suivante de Camilla, est prévenu par elle des dispositions favorables de sa maîtresse pour Seymour. Il s'oppose conséquemment au départ, et cherche à lui donner des espérances. Camilla retrouvant Seymour qu'elle croyoit parti, lui demande pourquoi il vouloit partir, et pourquoi il n'est pas parti. Seymour, plus hardi depuis qu'il veut s'éloigner, hasarde le mot d'amour auquel Camilla répond favorablement.

Panosi, qui se croit homme très-pénétrant, devine que la mélancolie de Seymour, et sa résolution de quitter l'Italie, proviennent d'un amour caché. D'abord il soupçonne que Camilla, sa fille, en est l'objet; mais bientôt réfléchissant à la distance des fortunes, il ne doute plus que cet objet ignoré ne soit Mancina, fille de Ricardeau, son voisin et son ennemi, avec lequel cependant l'intérêt lui fait conserver des liaisons. Moins par estime pour Seymour que par haine pour Ricardeau, Panosi veut favoriser cette union. C'est cette erreur qui fait le comique et l'intrigue de la pièce. Tantôt il fait trembler sa fille, en lui annonçant qu'il connoît l'objet de l'amour de Seymour; tantôt, et toujours sans le vouloir, il fait fremir Seymour en lui développant ses principes sur le mariage de Camilla. Enfin, il parle à Ricardeau, mais sans suc-

cès. Il conseille alors à Seymour d'enlever sa maîtresse, et de l'épouser. Le jeune Seymour paroît répugner à ce parti; Panosi le rassure. Un père, lui dit-il, n'est pas le tyran de ses enfans, et s'il l'est, les enfans déterminés au mariage qui leur convient, peuvent employer les seuls moyens qui sont en leur pouvoir.... Il offre sa bourse à Seymour pour effectuer l'enlèvement; et ne pouvant la lui faire accepter, il la donne à Dubois son valet. Mais Camilla refuse de quitter la maison paternelle. Dubois, chargé de la commission, se trouve embarrassé avec Panosi. Il lui fait accroire que Mancina a quitté sa maison pour se réfugier chez sa tante, mais que cette tante, trop scrupuleuse, n'a pas voulu la recevoir; que dans cet embarras, il l'a fait venir chez lui Panosi. Ce dernier, dépositaire malgré lui, fait un nouvel effort sur Ricardeau; il lui déclare vivement qu'à sa place, il ne feroit point difficulté de consentir. Ricardeau se rend. Panosi fait appeler les deux amans. Ricardeau rit de bon cœur, en reconnoissant Camilla aux pieds de son père. Panosi, pris dans son propre piège, ne peut rien opposer à cette union, et les deux amans sont unis.

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Nous allons encore citer différens traits qui prouvent les bonnes qualités de cet animal.

Un négociant de Corynthe fut chargé par les magistrats de sa ville, d'une commission pour Salamines, île située tout près d'Athènes. Ce négociant avoit un gros caniche, appelé Mélampithe,

qu'il avoit coutume d'emmenner avec lui dans ses voyages. Cette fois-ci, le chien ne put suivre son maître aussitôt qu'il le désiroit, parce qu'il se trouva enfermé dans une chambre écartée. Quelques momens après que le négociant fut embarqué, Mélampithe trouva le secret de sauter par une fenêtre; il court au port, regarde de tous côtés, personne. Le vaisseau poussé par un vent frais, est si loin qu'il ne paroît plus qu'un point imperceptible sur l'immense étendue de l'Océan. Quel embarras pour caniche! que va-t-il faire? que va-t-il devenir? Il grogne, il aboie, il se lamente: tout cela est inutile. *Un pas en avant vaut mieux que cent projets en l'air.* Il prend enfin son parti, se jette à la mer, et nage avec ardeur. Mélampithe n'eut pas plutôt fait deux ou trois stades, qu'il survint un ouragan terrible. L'éclair brille et serpente en longs sillons de feu; le vent siffle, le tonnerre gronde et roule avec fracas; des torrens d'eau tombent du ciel; les vagues irritées montent tantôt jusqu'aux nuées, tantôt elles s'enfoncent à la profondeur des abîmes.... Caniche va toujours son train; tout en avalant de l'eau salée, secouant les oreilles et faisant de laides grimaces, il n'en regagne pas moins le bâtiment agité par la mer en fureur. Cependant le tems devient aussi serein qu'il étoit orageux et troublé: le soleil brille dans toute sa splendeur, et l'air radouci invite le Corinthien à monter sur le tillac. Tandis qu'il contemple le magnifique spectacle de la mer azurée, et le contraste du calme succédant à la tempête, il entend aboyer.... C'est Mélampithe, s'écrie-t-il étonné!

Bons

Bons dieux ! quel trajet !... Tremblant pour la vie de ce chien fidèle, le grec court vers le pilote, il le prie de caler un peu la voile, et de donner le tems à un mousse de descendre à l'aide d'une échelle de corde, et d'aller chercher la pauvre bête qui n'en peut plus. Prière inutile ! Il promet une grosse récompense ; c'est vainement encore. Le marin grossier lui répond que pour un chien, il ne retardera pas la course de l'équipage. Pressés d'arriver, presque tous les passagers sont du même avis que le patron, et Mélampithe est forcé de nager encore jusqu'à Salamine. On arrive. Le grec s'élançe sur le rivage. Il fixe au loin ses regards inquiets ; il ne voit plus son chien... Il le croit noyé et se désole. Mélampithe reparoît enfin, mais si exténué qu'il enfonce et remonte alternativement sur la mer unie alors comme une glace, et paisible comme un lac. C'en est fait du courageux animal ; il est bien venu à bout d'atteindre au terme d'une immense carrière, mais pour ne la plus recommencer. Après un trajet au-dessus des forces du plus vigoureux nageur, Mélampithe sort de la mer, ou plutôt on l'en tire tout glacé. Il fait encore un pas, puis il tombe mourant sur le sable où il rend le dernier soupir, en posant sa tête sur les pieds de son maître. Nautonnier sans entrailles, s'écrie le Corinthien indigné ! Que t'en auroit-il coûté d'avoir un peu de complaisance ? En sauvant la vie à cet animal plus sensible que toi, tu m'aurois épargné de cuisans regrets ; et pour une peine légère, tu gagnois cette bourse

pleine d'or, qui t'eût enrichi, toi et ta famille, pour le reste de tes jours.

La belle Ninon de L'Enclos aimoit beaucoup les jolis chiens; Mad. de Maintenon qui étoit son amie, lui en fit présent d'un fort rare, moins encore par sa gentillesse et par sa forme, que par l'instinct peu commun dont il étoit doué. Sapeau, noire comme l'ébène, étoit marquée de raies blanches et circulaires à la manière du zèbre. Il avoit des taches de même couleur au bas des quatre pattes, de façon qu'elles formoient une espèce de brodequins; sa queue ressembloit parfaitement à celle de l'écureuil; et sa grosseur étoit à-peu près celle d'un rat, ce qui le fit surnommer Raton. On sait que Ninon prolongea sa carrière heureuse et fortunée jusqu'à près de cent ans. Si dans un âge pareil elle conversa encore quelque beauté et cette fraîcheur, fille de la santé et de la bonne humeur, elle en fut particulièrement redevable à une sobriété constante. Point de café; point de ragouts, et jamais de liqueurs fortes. Quand on invitoit à dîner cette célèbre demoiselle, elle ne manquoit jamais de porter avec elle son petit chien, qu'elle plaçoit dans un corbillon tout près de son assiette; c'étoit son officier de santé, et il maintenoit sévèrement le régime de sa maîtresse. Bien différent de ces animaux gâtés et rogues qui jappent sans cesse et demandent jusqu'à l'importunité, tant qu'on en étoit aux premiers services, Monsieur Raton restoit tranquille observateur dans sa niche; mais au dessert, il avoit carte-blanche, et se donnoit carrière. Courant ça et là sur la table, et le plus a-

droitement du monde, il alloit saluer les dames et les demoiselles; et ce qui est très-rare dans les animaux, il manifestoit sa joie en riant gentiment comme Zémire, petite chienne charmante et célèbre, dont on voit l'épithaphe à Argenteuil, près de Paris. Alors sans compter maints baisers, et maintes caresses, il recueilloit forces macarons, dont deux ou trois suffisoient cependant pour le rassasier. Du moment où l'on servoit l'anisette, le rosolio ou le kirchwasser, sire Raton exerçoit la plus active surveillance; il revenoit aussitôt près de sa maîtresse, s'emparoit du petit verre avec son joli museau, et le cachoit dans son corbillon. Ninon feignoit-elle de vouloir prendre du nectar prohibé, le digne précurseur du docteur Sangrado se mettoit à aboyer. Ninon insistoit-elle, Raton aboyoit plus fort; il se démenoit comme un lutin; et se mettoit dans une colère si drôle, que chacun se pâmoit de rire, en comparant la grande fureur avec l'extrême petitesse du roquet tout essoufflé. Docteur! vous me permettrez au moins de boire un bon coup d'eau, disoit Mademoiselle de l'Enclos! A ces mots, on se radoucissoit; on tournoit la queue, et l'on venoit boire, sans gêne, dans le même gobelet que la maîtresse. On grugeoit ensuite une gimblette, et l'on dansoit fort gravement un ou deux menuets. Enfin Raton amusoit la compagnie par toutes sortes de folies, comme Nion en faisoit les délices par l'enjouement de son esprit, l'urbanité de son langage, et les grâces enchanteresses de sa personne.

On se souviendra longtems des *queues* de Pa-

ris dans les premières années de la révolution. On appelloit ainsi le rassemblement de quantité de personnes levées dès trois heures du matin et attendant, au milieu des boues ou des neiges, un peu de subsistances aux portes des boulangers et des bouchers. Un pauvre rentier, vieux et malade, ayant tenté plusieurs fois inutilement de percer la foule, eut recours à son chien, qui lui rendit un service refusé par les hommes même. Ce chien s'appeloit *la queue*, par rapport au rôle qu'il jouoit. Son maître lui attacha un petit sac noir au col, et il le dressa à aller chercher ce dont il avoit besoin. Laqueue, qui étoit alerte, petit et tout noir, passoit aisément entre les jambes des filles et des femmes, occupées à jaser et ricanant toujours en dépit de la misère. Il se glissoit subtilement dans la boutique; puis il alloit gratter la jupe de la bouchère affairée, se dressoit sur deux pattes, la saluoit d'une façon toute gentille, et fixant ainsi son attention, il indiquoit assez clairement l'objet de son message.

Les marchands qui connoissoient la probité, la vertu et la détresse peu méritées du rentier à l'abandon, favorisoient un peu son petit serviteur. On mettoit aussitôt au fond du sachet la demi-livre de viande, portion assignée à chaque individu pour cinq jours. Monsieur le commissaire, de son côté, coupoit, en souriant, le feuillet de la carte; puis on congédioit Laqueue, quelquefois avec la réjouissance d'un bon os pour ronger à son retour.

Cet animal dispos et fin, repassoit lestement

par la même route, sans qu'on s'en apperçut ; il rapportoit bien vite à la maison le petit lopin pour faire un peu de bouillon ; il retournoit ensuite chercher le quarteron de pain et l'once de riz, que le pauvre maître partageoit encore, de bon cœur, avec Laqueue, qui lui servoit à la fois de garde-malade, de domestique, de pourvoyeur et d'ami.

A N E C D O T E S.

Un homme ayant été volé plusieurs fois dans les rues de Paris, n'osoit plus sortir ; on lui conseilla de porter des pistolets. Les voleurs, répondit-il, me les prendroient....

Mde. Scudevi se plaignoit du rhume toutes les fois qu'elle alloit faire des emplettes, à cause que les boutiques ne sont pas fermées comme les chambres. Quelqu'un lui conseilla de n'y aller que les fêtes et dimanches.

Un seigneur fort riche fit, dans son testament, des legs à tous ses officiers, excepté à son intendant. „Je ne lui donne rien, dit-il, parce qu'il me sert depuis plus de vingt ans. „

Un pauvre honteux demandoit l'aumône à un homme qui n'étoit pas à son aise. Hélas ! mon ami, lui répondit celui-ci, si vous ne m'aviez pas prévenu, j'allois vous faire la même demande.

Un débiteur ruiné, après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers, leur dit : Messieurs, j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais, après y avoir travaillé très-inuti-

lement, je prends mon parti, et je me détermine à vous laisser ce soin.

Un Parisien, nouvellement sorti de Paris, admiroit la largeur de la Loire : *Voilà cependant*, dit-il, *une belle rivière pour une rivière de province*. On se rappelle ici ce vers de la comédie du *Méchant*, que dit Valère, en parlant des agrémens d'une jeune personne élevée en province : *Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province*.

Un poëte, ou un pauvre diable qui se donnoit pour tel, avoit présenté un sonnet de sa composition au Pape Clément VII. Ce Pape, en jettant les yeux dessus, apperçut, au second ou troisième vers, une syllabe de moins. Il le fit observer au poëte. Mais celui-ci, sans se déconcerter, répondit aussi-tôt : Que sa Sainteté daigne continuer de lire, elle trouvera quelque vers où il y aura une syllabe de trop ; ainsi l'une ira pour l'autre.

Une jeune Dame étoit à confesse à un religieux. Ce confesseur, après lui avoir fait plusieurs questions relatives à la confession, parut desirer connoître celle qui se confessoit ; il lui demanda son nom. La Dame ne voulant point satisfaire cette curiosité déplacée, lui répondit : Mon père, mon nom n'est pas un péché.

Un bätelier, déjà absous, dit à son confesseur : Mon père, il me revient un petit scrupule ; c'est, qu'étant dans mon bateau, un de mes camarades me crioit toujours de virer de bord, et je ne voulois pas, si bien que je lui donnai un coup de coude dans l'estomac qui le fit tomber à l'eau : je

ne sais ce qu'il est devenu , mais je ne l'ai point vû depuis.

De jeunes seigneurs s'entretenoient des affaires de leurs maisons, et des gages qu'ils donnoient à leurs domestiques, et sur-tout, à leurs maîtres-d'hôtel. Un d'entre eux dit, qu'il donnoit cent pistoles au sien; un autre déclara, qu'il en donnoit deux cents; et moi, dit un de ces Messieurs, je renchéris par-dessus vous tous, car je donne quatre mille francs au mien. Cela est exorbitant, dirent les autres, et jamais on n'a tant donné à un maître d'hôtel. Quelqu'un de la compagnie s'avisa de lui demander: Mais, le payez-vous? Oh! non, dit-il.

Un homme, voulant accoutumer son cheval à ne point manger, ne lui donna plus ni foin, ni avoine: le cheval mourut. Que je suis malheureux, dit cet homme! j'ai perdu mon cheval dans le tems qu'il s'accoutumoit à ne plus manger.

Christine, Reine de Suède, ayant écouté une harangue, dont la longueur l'avoit ennuyée, Mr. Voisin la supplia de témoigner sa satisfaction à celui qui l'avoit faite. Cela est juste, dit-elle, quand ce ne seroit qu'à cause qu'il vient de finir.

Un maire, chargé de haranguer Louis XIV à la porte de la ville, lui présenta les clefs. „Sire, lui, dit-il, la joie que nous avons en voyant Votre Majesté, est si grande, que, Il fut alors si interdit, qu'il rappella en vain sa mémoire. Un seigneur, pour le tirer de ce mauvais pas, lui dit: „Oui, la joie que vous avez est si grande, que vous ne pouvez l'exprimer. „

P E N S É E S , S E N T E N C E S etc.

Etre constant en amour, n'est autre chose que renfermer l'inconstance naturelle de nos desirs dans une seule personne qui puisse toujours donner à notre passion quelque occupation nouvelle.

Un amant qui veut fixer sa maîtresse , doit s'efforcer d'être un véritable protégé , et de lui offrir toujours son mérite sous quelque face nouvelle , afin que le penchant naturel du sexe pour la nouveauté, n'ait pas besoin, pour se satisfaire, de passer à quelque autre objet.

Pour vous soumettre la fortune et les choses , commencez par vous en rendre indépendant.

Le monde réel a ses bornes ; le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux.

Les grands besoins naissent des grands biens ; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque , est de s'ôter celles qu'on a.

La férocité appartient à l'ignorance , qui ne connoit de droit que la force.

Le plaisir des sens est une fleur dont le parfum s'évapore, et dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille.

La discrétion est à l'ame , ce que la pudeur est au corps : un excès de franchise est une indécence comme la nudité.

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent.

Tel est le sort de l'humanité ; la raison nous
montre le but, et les passions nous en écartent.

Les vertus éclatantes conduisent à la gloire ;
les talens cachés mènent à la fortune.

P O E S I E.

Conte à dormir debout.

Un porteur d'eau, maîtrisé par le vin,
Cherchoit à retrouver la loi de l'équilibre
Qu'il avoit oubliée au cabaret voisin ;
Mais son esprit, en ce moment peu libre,
La lui faisoit chercher en vain.
A la fin il tombe par terre,
Et reprend son assiette au milieu du ruisseau,
Quoiqu'à Paris, pour l'ordinaire,
Un spectacle pareil ne soit pas du nouveau,
La foule s'amassoit, lorsqu'un plaisant compère
Dit: ceci ne m'étonne guère,
La cause de sa chute est évidemment claire ;
Cet homme a bu du vin qui ne porte pas l'eau.

L' O R M E E T L E L I È R E.

F a b l e.

Quelle est mon apathie ! . . à cet arbre attaché,
Sans gloire je languis, sous son ombre caché.
Chacun lui rend hommage, on l'admire, on le vante ;
Et moi qui suis, ô ciel ! sa tige triomphante,
On ne m'aperçoit point ! . . Bientôt, de son appui,
Le Lière ingrat s'arrache et se sépare :
Honteux de sa foiblesse, enfin il se prépare
A se montrer sans lui.

Il s'éloigne ; l'orgueil le conduit et l'inspire ;
Il semble, l'insensé ! défier tous les vents.
La nature étonnée en frémissant l'admire,
Et ne le compte plus au rang de ses enfans ;
En vain l'Orme lui crie : ambitieux, arrête !

Ne vois-tu pas l'orage qui s'apprête ?
Débile, sans appui, crois-tu donc résister,
A des coups que je crains moi-même d'affronter ?
Cependant le vent siffle et le Lière chancelle :

La foudre approche et gronde dans les airs ;
Les animaux, saisis d'une frayeur mortelle,
Vont chercher un abri dans leurs terriers divers.

En cet effroi de la nature entière,
Le Lière en vain résiste aux farouches autans :
Son corps mince, abattu, vole dans la poussière,
Il se brise, il gémit, sous les pieds des passans,
Et reste tristement étendu sur la terre.

Philosophes du jour, être vains, orgueilleux,
Qui, pour un peu d'encens, que le méchant vous donne,
Pensez être des dieux ;

Vous ressemblez au Lière, et l'Orme généreux,
Est cette loi du Dieu qui frappe et qui pardonne. . .

A M A D A M E D C.

*Jeune mariée, enceinte de son premier enfant,
et fort effrayée de sa grossesse.*

Bientôt de la sombre Lucine,
Tu vas éprouver la rigueur ;
Rassure-toi, jeune Rosine,
Repousse une vaine terreur.

Dans ton sein, tu portes un gage,
Doux présent que l'hymen réserve au tendre amour !

Ce Dieu soutiendra ton courage ;
Et fier de son aimable ouvrage,
Après de la nature il fixera sa cour.
Dans deux mois tu deviendras mère !
Est-il un titre plus sacré ?
C'est de l'hymen la faveur la plus chère ,
Et cet auguste caractère
Par les bons cœurs fut toujours révééré.
Bannis de frivoles allarmes ,
Tes yeux vont s'entr'ouvrir à la félicité ;
Oui , ton premier regard sera rempli de charmes ,
En pressant sur ton sein ce fruit de ta beauté.
Après de toi , quelle scène touchante !
Ton époux , qui regarde avec empressement ,
Entre sa fille et toi , son ame impatiente ,
Veut , et n'ose céder à son transport charmant :
Cet époux fortuné , dans une douce ivresse ,
Laisse échapper des pleurs de ses yeux satisfaits ,
Pleurs précieux , douce tendresse !
Qui pourroit peindre vos attraits ?
Dans les élans d'une sainte allégresse ,
Il nomme son épouse , embrasse son enfant !
Entre ces deux objets , un trouble heureux le presse ,
Il est tout-à-la-fois Dieu , père , époux , amant ;

Le mariage manqué , ou la vengeance gascone.

Conte dialogué.

- On t'a conté mon aventure ?
— Hé ! qui donc mé l'auroit appris ?
— Tu fais là l'ignorant. — Point du tout ; jé t'assure ,
Car à l'instant j'arrivé du pays.
— On m'a ravi ma femme. — Et lé nom du coupable ?
— *Misanthropie et Repentir.*

— Cadédis! c'est lé nom du Diable.
— C'est celui d'une pièce où Paris va gémir;
J'y fus un soir avec ma prétendue;
Le théâtre étoit plein de ces tendres beautés
Dont un voile léger dérobaît à la vue
Les marques de leurs cruautés.
La scène commençoit, fallut prêter l'oreille.
Le premier acte excitoit la pitié,
L'ame en suspend, chacun crioit merveille.
Au second, au troisième, on sanglotte à moitié.
Le dénouement arrive, et la tempête éclate:
Il étoit du bon ton de se désespérer;
Mais tout entier à mon ingrâte,
Je n'eus pas le tems de pleurer.
Fatal amour! qui causa ma disgrâce,
De sa bouche divine je reçus mon congé,
Un faquin plus sensible a soudain pris ma place:
Voilà l'histoire en abrégé.
— Ah! ventré bleu! quelle insolence!
— Crois-tu qué *Roustillac* souffre un tel déshonneur?
Jé vole chez l'auteur lui demander vengeance:
Cé fer, enfoncé dans son cœur.....
Non! cé n'est pas assez qu'il meure.
— Que lui feras-tu donc? — Cé qué jé lui ferai.....
Sandis! dé son drame où l'on pleure,
A son nez jé rirai.

L A P A R U R E.

Air: *Femmes, voulez-vous éprouver.*

On nous raconte qu'autrefois
L'homme, au sein d'une pure ivresse,
Ne suivoit que les douces lois
Du plaisir et de la tendresse:

Sans trésors, sans vaines grandeurs,
Simple et bon comme la nature,
Il n'avoit alors que des fleurs
Et l'innocence pour parure.

Cette aimable et franche gaîté
Aujourd'hui paraît incommode :
Fuis, touchante simplicité.....
Tes charmes ne sont plus de mode.
De nos climats nous exilons
L'amitié, l'innocence pure :
Mais, en revanche, nous avons
L'heureux talent de la parure.

Présent divin ! c'est ton secours
Qui de nos jours fait tous les charmes.....
C'est de toi seul que les Amours
Empruntent leurs plus fortes armes.
Vous, dont on cite la fraîcheur,
Les agrémens et la figure,
Ah! rendez grace, avec ardeur,
A l'inventeur de la parure!

Florval en tous lieux est chéri ;
Par-tout on l'admire, on le vante ;
Mais à quoi donc doit-il, ici,
Cette renommée éclatante ?
Est-il généreux, complaisant,
Doué d'une morale pure ?.....
Savant, aimable ?.... oh ! non vraiment :....
Mais, il sait l'art de la parure.

Gens de province ! quels dégoûts
Doivent suivre votre existence !
On ne connaît point, parmi vous,
L'éclat, le luxe et la dépense...
On ne cherche dans vos climats
Que le bonheur de la nature :

Que je vous plains !.... vous n'avez pas
L'art précieux de la parure.

Que Paris attire vos pas !.....
Et si, dans cette ville immense ,
Par vos soins, vous n'acquérez pas
Quelque vertu, quelque science :
Au lieu de tous ces vains talens ,
Ici, du moins, je vous assure ,
Vous apprendrez en peu de tems
A..... bien placer une parure.

Sexe enchanteur, sexe charmant ,
Souriez à ce badinage ;
J'ai voulu peindre, en folâtrant ,
La mode et les goûts de notre âge....
Ah! puissiez-vous, tendres objets ,
Apprendre enfin de la nature ,
Que la pudeur.... de vos attraits
Est la plus touchante parure !.....

A U X J A L O U X .

L'homme jaloux, voudroit-il se guérir ?
Craindroit-il qu'on aimât une beauté qu'il aime ?
J'ai le remède sûr dont il peut se servir :
Il sera sans rival, s'il veut s'aimer lui-même.

E N I G M E .

Je suis, lecteur, ce qui vous guide,
Quand vous montez chez vous le soir ;
Je suis ce que fait le perfide
Qui veut envahir le pouvoir.

L O G O G R I P H E.

On me fête beaucoup en France,
 Et j'y suis à l'ordre du jour.
 Inséparable de l'Amour,
 C'est moi qui guide son enfance :
 Si vous séparez mes dix pieds,
 Sans peine vous y trouverez,
 Ce que la femme qui veut plaire
 Cherche à cacher à son adorateur,
 Une petit animal rongeur,
 Dont on a peine à se défaire ;
 Ce mot synonyme à colère,
 Ce métal principal moteur
 Des évènements de ce monde ;
 Ce qui de la machine ronde
 Règle la route et les saisons ;
 Un fleuve, ce qu'on voit dans toutes les maisons,
 Cet oiseau qui du Paon emprunta le plumage,
 L'homme réduit à l'esclavage,
 L'instrument immortel dont le docte Apollon
 Fait retentir le Pinde et le sacré vallon,
 Un amas d'eau, ce que le vin dépose,
 Un intestin et deux cruels fléaux,
 L'endroit où la nuit on repose,
 Un autre où l'on pend les tableaux.
 Mais je me tais enfin, cherchez à me connoître,
 Je vous ai dit que je guidois l'amour,
 Je ne m'en défends point, cependant chaque jour
 C'est ce dieu qui me donne l'être.

C H A R R A D E .

Que je plains un joueur quand il voit mon premier
A ses ardens desirs se déclarer contraire.
Que je plains encor plus un brave militaire,
Lorsqu'après un combat, éprouvant mon entier,
A pas précipités il parcourt mon dernier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
Soulier. — Celui du Logogriphe est: *Chaine* (où
l'on trouve: *haine.*) — Celui de la Charrade est:
Mariage.

ir-

ro est:
ne (ou
le est:

